

PAUVRE CHINOIS



I

Il y a certainement, à Montréal, un mauvais vent qui souffle contre les pauvres Chinois. En voici un, Charlie Yang See, auquel Baptiste et Joe, de la rue Lagachetière, complotent de jouer un tour.

II

Nos mauvais garnements ne sont pas longs à trouver le joint pour molester quelqu'un. Aussi, en apercevant la superbe conette du fils du ciel, Joe dit tout bas à Baptiste : — " On va lui attacher sa couette au moulin."

III

Aussitôt dit, aussitôt fait. Joe a la main loste et saisit l'objet, l'introduit entre les deux cylindres de la tordeuse et se défilé, tout cela ne demanda qu'une seconde.

TAC AU TAC

Mme Lapique. Comment, votre méchant petit diable de garçon a été blessé ?
 Mme Lafèche. — C'est votre bon petit ange de garçon qui l'a frappé à la tête avec une brique.

MIS D'ACCORD

Rouleau. — Madame Jingoé voulait absolument que le nouveau bébé s'appelle Sampson, lui insistait pour qu'il eut nom Dewey.
 Bouleau. — Et qui a gagné ?
 Rouleau. — Ni l'un ni l'autre. C'était une fille, mon chor.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDV

BAUDIN !

Quand tombent les hérauts du progrès populaire,
 Quand une main d'en haut, dans un jour de colère,
 Leur ôte brusquement des lèvres le clairon,
 Quand Botzaris périt, quand expire Byron,
 Quand les quatre sergents de la Rochelle meurent,
 On entend le sanglot des nations qui pleurent ;
 Les peuples sous ces deuils se courbent, accablés
 Et tristes, comme après un orage les blés.
 Ces martyrs sont sacrés, et sur toutes les lèvres.
 Leurs noms volent, donnant aux cœurs les saintes fièvres ;
 Ils sont l'exemple, ils sont l'honneur, ils sont l'espoir.
 Même quand tout s'éclipse on croit encore les voir ;
 Leur œil fixe soutient ceux qui jamais ne cèdent ;
 Ils font songer l'enfant qui s'élève, ils l'obéissent
 Du superbe besoin de leur être pareils ;
 Et, quand la liberté, devant les cieux vermeils,
 Réparaît, et revient sur les cimes éclore,
 Leurs grands fantômes sont mêlés à cette aurore.

VICTOR HUGO.

INSTANTANÉS

CHEVAL DE PICADOR

C'est par un splendide soleil de juillet ; en Espagne ; à la Piazza de Toros.

Dans l'arène où, haletants, quinze mille spectateurs attendent, — captivés, — les terribles péripéties d'une course de taureaux, tout près de l'entrée du toril, le picador chamarré de broderies, aux lourdes bottes garnies de fer, est en place, lance au poing. Un cheval étique lui sert de monture ; un misérable cheval dont les maigres flancs tremblent de fièvre et de peur ; un de ces lamentables êtres, grisé d'avoine pour le combat futur, ployant sous le poids de la lourde selle et de son cavalier bardé d'acier ; pauvre et innocente créature qui, tout à l'heure, râlera, le ventre ouvert, aux clameurs formidables de la foule, hurlant comme un tonnerro. Dans quelques minutes, la pauvre bête roulera, culbutée d'un formidable coup de corne, dans l'arène où les flaques de sang, mal étanchées par la sciure de bois qu'on y jeta, marquent la place d'épouvantables agonies. Puis un homme viendra la relever, un de ces ignobles valets, voués aux basses besognes du cirque, de ceux qui, dans les entr'actes, bouchent avec du son les trous de cornes dans le poitrail des chevaux ou leur repoussent les entrailles dans le ventre, le recousant avec de la ficelle afin que le cheval, un bandeau sur les yeux, puisse encore courir à la mort. Et quand, une deuxième fois atteint, l'animal tombera sur le sable, les poumons crevés, son sang jaillissant par secousses, comme l'eau sortant d'une pompe ; devant le désir exprimé par la foule que la pauvre bête soit enfin achevée, un valet, — le même que tout à l'heure, — lui enfoncera dans le crâne un vieux couteau dont on entendra la lame crisser sur les os du crâne, sans qu'une plainte, un gémissement, trahisse l'atroce agonie de ce pauvre être.

Les chevaux meurent en silence !

Ceci se passait par un splendide soleil de juillet ; en Espagne ; à la Piazza de Toros.

PIERRE LOTI.

AMÉNITÉS

Elle (aigrement). — L'aut-êtré allez-vous m'affirmer que vous comprenez les femmes ?
 Lui (legmatiquement). — Non pas. Je les connais trop bien.

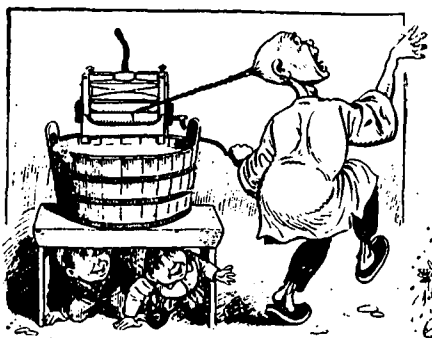
COMMENT ON TROUVE DU TRAVAIL

C'était un jeune garçon qui, paresseusement étalé dans une des chaloupes de Joe Vincent, laissait machinalement pendre ses pieds dans l'eau.
 Le dialogue suivant s'établit entre le quidam et notre populaire canotier.
 Joe Vincent. — Eh, garçon ! que fais-tu donc là ?
 Le garçon. — Rien, monsieur.
 Joe Vincent. — Et combien es-tu payé pour cela ?
 Le garçon (retirant doucement de l'eau un de ses pieds pour être prêt à toute éventualité). — Rien, monsieur.
 Joe Vincent. — Pourquoi ne travailles-tu pas ?
 Le garçon (retirant l'autre pied). — Auriez-vous de l'ouvrage à me donner ?
 Joe Vincent. — Oui.
 Le garçon. — De l'ouvrage permanent ?
 Joe Vincent. — Oui.
 Le garçon (après réflexion). — Et me paierez-vous ?
 Joe Vincent (une seconde d'hésitation). — ...Oui, mais pas la première semaine.
 Le garçon. — Mais pour la deuxième semaine ?
 Joe Vincent. — Pour la seconde, je te paierai.
 Le garçon. — Correct alors, vous pouvez compter sur moi. Je reviendrai dans huit jours. (Et il remit ses pieds dans l'eau humide en examinant les nuages qui passaient.)

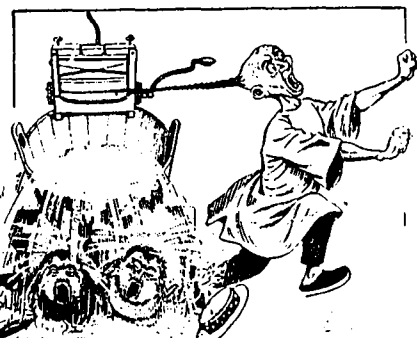
Nous avons le pou et le pouls : l'un nous mord et l'autre nous bat.

H. BRIOLET.

PAUVRE CHINOIS — (Suite et fin)



IV
 Et le pauvre Charlie tournait, tournait toujours quand, arrivé au bout, il se sentit saisir et attirer par une force irrésistible.



V
 Charlie crut que c'était Bouddha qui l'enlevait au paradis des Chinois. Justement effrayé, il poussa un cri terrible et... se sauva, entraînant tordeuse et baquet...



VI
 ... jusqu'à ce que le renversement de la cuve le précipita lui-même à terre ; mais Charlie était vengé et le crime puni, car Joe et Baptiste ont été durement étreints.



VII
 Si durement, que l'on ne sait lequel il faut plaindre ou du couple de jeunes esciègles, pris à leur propre piège, ou de l'infortuné Yang-See privé d'une partie de son plus bel ornement.